

JEAN-CLAUDE

MICHÉA

Impasse
Adam Smith

Brèves remarques
sur l'impossibilité de dépasser
le capitalisme sur sa gauche



Champs essais

JEAN-CLAUDE MICHÉA

Impasse Adam Smith

Combattre l'utopie libérale et la société de classes renforcée qu'elle engendre inévitablement passe aujourd'hui par une rupture radicale avec l'imaginaire intellectuel de la gauche. Certes, l'idée d'une telle rupture pose à beaucoup de graves problèmes psychologiques, car la gauche, depuis le XIX^e siècle, a surtout fonctionné comme une religion de remplacement (la religion du « Progrès »); et toutes les religions ont pour fonction première de conférer à leurs fidèles une identité, et de leur garantir la paix avec eux-mêmes. J'imagine même sans difficulté que de nombreux lecteurs tiendront cette manière d'opposer radicalement le projet philosophique du socialisme originel et les différents programmes de la gauche et de l'extrême-gauche existantes pour un paradoxe inutile, voire une provocation aberrante et dangereuse, de nature à faire le jeu de tous les ennemis du genre humain.

J'estime, au contraire, que cette manière de voir est la seule qui donne un sens logique au cycle d'échecs historiques à répétition, qui a marqué le siècle écoulé et dont la compréhension demeure obscure pour beaucoup, dans l'étrange situation qui est aujourd'hui la nôtre. De toute façon, c'est à peu près la seule possibilité non explorée qui nous reste, si nous voulons réellement aider l'humanité à sortir, pendant qu'il en est encore temps, de *l'impasse Adam Smith*.

J.-C. M.

Jean-Claude Michéa est philosophe. Il est notamment l'auteur de *L'Enseignement de l'ignorance* (Climats, 1999), *Orwell éducateur* (Climats, 2003), *La Double Pensée* (Champs, 2008) et *L'Empire du moindre mal* (Champs, 2010).

En couverture: Andy Warhol,
Dollar signs, 1981 © The Andy Warhol
Foundation for the Visual Arts,
Inc - ADAGP, Paris 2010.
Photo: © The Andy Warhol
Foundation / Corbis.

Flammarion

IMPASSE ADAM SMITH

DU MÊME AUTEUR

- Orwell, anarchiste tory*, Climats, 1995 ; nouv. éd. 2000.
- Les Intellectuels, le peuple et le ballon rond*, Climats, 1998 ;
nouv. éd. 2010.
- L'Enseignement de l'ignorance*, Climats, 1999.
- Les Valeurs de l'homme contemporain* (avec Alain Kinkielkraut et Pascal Bruckner), éditions du Tricorne - France culture, 2001.
- L'Empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale*,
Climats, 2007 ; Champs-Flammarion, 2010.
- La Double Pensée. Retour sur la question libérale*, Champs-Flammarion, 2008.

Jean-Claude Michéa

IMPASSE ADAM SMITH

Brèves remarques sur l'impossibilité de
dépasser le capitalisme sur sa gauche

Champs essais

© Climats, 2002.
© Flammarion, 2006.
ISBN : 978-2-08-125611-8

« En cette époque dite de culture de masse ce ne sont pas les masses qui manquent de culture, mais plutôt les élites. Il est rare d'entendre dans un autobus des bourdes aussi monumentales que celles qu'on remarque à la télévision ou dans les journaux. »

Claudio Magris

« Le fou est celui qui a tout perdu, sauf la raison. »

Chesterton

Avertissement

Propositions I constitue la version entièrement remaniée — et rédigée, pour l'essentiel, durant l'été 2000 — d'un entretien avec Philippe Val et Stéphane Bou, paru dans Charlie Hebdo (5 et 12 juillet 2000). J'ai simplement conservé, pour ce travail de réécriture, l'ordre des questions qui m'avaient été posées. Tous les autres textes, à commencer par les scolies qui accompagnent Propositions I, ont été conçus et rédigés pour la présente édition, à l'exception, cependant, de trois préfaces à des œuvres de Christopher Lasch, reproduites ici pour mémoire. L'importance de ce philosophe américain me semble telle, en effet, (à la mesure du silence préventif dont les media officiels entourent son œuvre depuis plus de vingt ans) qu'elle justifie amplement la réédition de ces textes, quitte à multiplier ainsi redites et répétitions.

Un mot, maintenant, sur la question épineuse des notes (ou « scolies »), qui sont annoncées, dans le texte, par des lettres alphabétiques. En reprenant, ici, la distinction spinoziste des propositions et des scolies, j'ai

voulu suggérer que ces dernières possédaient une valeur philosophique à part entière, et devaient donc être lues de la même façon que les premières. Il existe naturellement bien d'autres manières (et beaucoup plus efficaces) de traiter « dialectiquement » — comme on disait autrefois — la logique réelle d'un processus historique. La Phénoménologie de l'Esprit de Hegel et Le Capital de Marx, constituent ainsi les exemples classiques d'un mode d'exposition circulaire, dans lequel la compréhension de chaque chapitre isolé suppose déjà acquise la connaissance de l'ensemble. Comme je n'ai ni le génie ni la patience de ces auteurs, j'ai finalement trouvé dans ce système de « notes » un moyen de reproduire, à peu de frais, les effets dialectiques qui m'étaient indispensables. Ces questions de méthode ne doivent pas effrayer le lecteur. Les scolies ont, en effet, été construites et agencées afin de pouvoir toujours être lues indépendamment des propositions auxquelles elles renvoient. Chacun pourra, par conséquent, parcourir ce livre selon l'ordre qui lui convient, y compris, naturellement, selon l'ordre linéaire.

Préface

La propagande qui s'affiche quotidiennement sur les *télécrans* du monde moderne, repose invariablement sur deux idées-forces, très difficiles à concilier entre elles. D'un côté, comme toujours en temps de guerre, les bulletins de victoire se succèdent à un rythme hypnotique. Les prodigieuses avancées de la technologie moderne, proclame ainsi le Ministère de la Vérité, ont permis de créer, pour la première fois dans l'Histoire, la base matérielle de l'Avenir Radieux et de son Règne imminent. Ce Grand Bond en avant (que l'on doit évidemment à l'esprit d'entreprise et d'innovation qui définit notre incomparable société libérale) n'annonce pas seulement, en effet, une ère d'abondance et de richesse illimitées. Comme le rappelle, à tout instant, cette bienveillante propagande, il confère également aux hommes modernes, un pouvoir inédit sur leurs conditions d'existence, que ceux qui ont eu le malheur de vivre avant eux, auraient bien

été en peine d'imaginer sérieusement. De la production industrielle de tous les objets concevables aux horizons illimités ouverts par « les nouvelles technologies de l'information et de la communication », ce sont effectivement les moyens pratiques de changer la vie et de la rendre heureuse pour tous, qui s'accumulent à un degré et une vitesse inconnus de toutes les sociétés antérieures. Il semble, en un mot, que nous ayons enfin atteint ce moment de l'histoire (qui est en même temps sa fin) où tout ce dont l'humanité a rêvé, un Sony quelconque l'a fait, ou s'apprête à le faire¹.

Pourtant, dès qu'on en vient aux choses sérieuses — c'est-à-dire, en général, quand le *Peuple*, logiquement séduit par des sermons aussi prometteurs, évoque, non moins logiquement, la question des bénéfices réels qu'il pourrait personnellement tirer de tous ces progrès incroyables — le ton du Ministère de la Vérité s'assombrit soudainement, et la rhétorique enthousiaste de Hugo laisse maintenant la place aux accents glacés de Malthus. C'est que la sagesse sans faille des économistes, — affirme-t-on cette fois-ci — est en mesure de démontrer, de façon indiscutable, que l'humanité moderne a mangé son pain blanc, que les années glorieuses sont derrière nous, et qu'il va bien falloir nous mettre dans la tête que nous avons vécu, jusqu'ici, *au-dessus de nos moyens*. À l'heure des tempêtes inéluctables qui s'annoncent, (au vu, nous dit-on par exemple, de ces taux de natalité

toujours néfastes — puisque tantôt trop élevés et tantôt trop faibles) les revendications les plus modestes prennent l'allure d'un luxe désormais inaccessible; la simple exigence de conserver un emploi relativement stable et digne dans un environnement à peu près humain, de disposer de revenus presque décents, d'une vieillesse protégée, de quelques soins gratuits, voire de quelques plages de repos mérité — tout cela, déclare-t-on à présent, constitue autant de caprices inacceptables, *puisque contraires aux lois de l'Économie*. Ainsi que le résume Claude Bébéar, l'ancien maître d'Axa, avec la brutale franchise de ceux qui sont nés pour commander à leurs égaux, cette accumulation extraordinaire de progrès matériels et technologiques ne peut avoir, pour le grand nombre, qu'une seule conséquence: « *il est évident qu'il faudra travailler plus et plus longtemps*² ».

En somme, si nous comprenons bien, ce que la propagande officielle est chargée de nous faire croire, c'est que plus l'humanité, grâce à sa technologie prométhéenne et son esprit d'invention sans fin, accroît les possibilités d'économiser la peine des hommes et de modifier le cours des choses, plus elle devrait se résigner à admettre que la maîtrise de son destin historique ne lui appartient plus; que c'est, par conséquent, l'ampleur même des moyens dont elle dispose actuellement qui explique la minceur des résultats concrets auxquels elle peut espérer parvenir.

Il n'est pas nécessaire, je présume, d'avoir un esprit particulièrement ombrageux ou chagrin, pour conclure qu'un système social qui exige de tels contes de fées pour légitimer ses modes de fonctionnement réels est, dans son principe même, injuste et inefficace³; et qu'il appelle, à ce titre, une critique *radicale*, c'est-à-dire, conformément à l'étymologie, une critique qui analyse le mal *à sa racine* et entend le traiter en conséquence.

Tout le problème, dans ces conditions, est de comprendre par quel mystère un système de toute évidence aussi peu rationnel, peut parvenir, au fil des décennies, à étendre son ombre sur l'ensemble de la planète, sans rencontrer d'opposition sérieuse de la part de ceux dont il déstabilise l'existence et mutile la puissance de vivre; sans susciter, en d'autres termes, une résistance collective à la mesure de ses nuisances et de ses effets réels. Ce problème peut être formulé autrement. Depuis plus d'un siècle, *tous*, adversaires comme partisans, s'accordent à désigner sous le nom de *Gauche*, le vaste mouvement politique et intellectuel qui s'oppose *officiellement* au système capitaliste et à tous ses méfaits. Comment se fait-il, par conséquent, qu'un mouvement historique d'une telle ampleur (et dont les idées sont devenues dominantes dans la culture contemporaine) n'ait encore *jamais* réussi à rompre pratiquement avec l'organisation capitaliste de la vie, en substituant à cette dernière une société véritablement humaine, c'est-à-dire libre, égalitaire et décente?

Une telle question, on peut s'en douter, n'est pas précisément neuve. En 1936, au terme de son enquête chez les ouvriers de Wigan Pier, George Orwell la posait déjà dans les termes suivants :

« Le fait est que le socialisme perd du terrain exactement là où il devrait en gagner. Avec autant d'arguments en sa faveur — car tout ventre vide est un argument en faveur du socialisme — l'idée de socialisme est moins largement acceptée qu'il y a dix ans. De nos jours, non seulement l'homme moyen qui pense n'est pas socialiste, mais il est activement hostile au socialisme. Cela est principalement dû à une propagande erronée. Cela signifie que le socialisme, dans la version où on nous le présente maintenant, a quelque chose d'intrinsèquement déplaisant ⁴. »

Cette « propagande erronée », Orwell en résumait ainsi les principes :

« Le type de personnes qui désormais est le plus disposé à accepter le socialisme est aussi celui qui considère le progrès mécanique, en tant que tel, avec enthousiasme. Et c'est tellement vrai que les socialistes sont d'ordinaire incapables de comprendre que l'opinion opposée existe. En général, l'argument le plus convaincant qui leur vienne à l'esprit consiste à vous dire que la présente mécanisation du monde n'est rien à côté de celle que le socialisme nous prépare. Là où nous avons actuellement un avion, nous en aurons cinquante ! Tout le travail actuellement

accompli à la main sera alors accompli par des machines. Tout ce qui actuellement est en cuir, en bois, ou en pierre, sera en plastique, en verre ou en acier. Il n'y aura plus de désordres, d'imperfections, de déserts, d'animaux sauvages, de mauvaises herbes, de maladies, de pauvreté, de souffrance et ainsi de suite. Le monde socialiste est avant tout un monde ordonné et efficace. Mais c'est précisément cette vision du futur conçu comme un monde scintillant à la Wells que refusent les esprits les plus doués de sensibilité. Remarquez que cette représentation du « progrès », conçue par des ventres pleins, n'appartient pas à la doctrine socialiste. Mais on a fini par penser que c'était le cas, ce qui a pour conséquence que le conservatisme foncier de toutes sortes de gens est si facilement mobilisé contre le socialisme⁵. »

Le petit essai qui suit n'a pas d'autre but que de développer aussi méthodiquement que possible ces quelques remarques d'Orwell. Je m'en suis, toutefois écarté sur deux points importants. D'une part, comme je m'efforcerai de l'établir, et comme Orwell le reconnaît lui-même à la fin du texte, le culte du Progrès et de la Modernité, qui est le centre de gravité de toutes les propagandes de gauche est profondément étranger aux versions originelles du Socialisme, telles qu'elles se sont constituées, en Angleterre et en France, au début du XIX^e siècle. D'autre part, et c'est une critique beaucoup plus grave, il est devenu impossible de conti-

nuer à croire que ce type de discours relèverait simplement d'une « propagande erronée », qu'un Parti de Gauche (ou, a fortiori, d'Extrême Gauche) pourrait abandonner ou modifier à sa guise, au gré, par exemple, des fluctuations de son électorat. Il me semble, au contraire, que l'éloge mécanique du « Progrès » et de la « Modernisation » appartient au noyau le plus dur du programme métaphysique de toute Gauche possible, programme auquel elle ne pourrait renoncer, même partiellement, sans devoir renoncer en totalité à elle-même. La raison de ce fait est facile à comprendre. La Gauche, depuis ses commencements historiques, s'est toujours présentée, et avec raison, comme la seule héritière légitime de la philosophie des Lumières; c'est-à-dire, pour s'en tenir aux définitions les plus classiques, comme le Parti du Mouvement (fermement opposé à tous les partis de l'Ordre) et le lieu de rassemblement naturel de toutes « les forces de Progrès » et de tous les partisans du « Changement ». C'est à ce titre, évidemment, qu'elle a su conduire, ou reprendre à son compte, tout au long des deux derniers siècles, un nombre incalculable de combats émancipateurs, aussi légitimes qu'indispensables, contre les différentes puissances de l'Ancien Régime (au premier rang desquelles, l'Église et la grande propriété foncière) et contre les privilèges et les préjugés inacceptables, sur lesquels ces puissances traditionnelles fondaient leur domination ⁶.

Le problème c'est que dans l'histoire des idées, un train en cache presque toujours un autre, et que les hommes se retrouvent régulièrement placés devant des *conséquences* dont ils n'avaient pas imaginé la simple possibilité, alors même qu'ils en défendaient les *prémises* avec la plus grande ardeur. Appliquée à la philosophie des Lumières, c'est-à-dire au point de départ intellectuel de notre Modernité, cette grille de lecture m'a progressivement conduit à l'hypothèse suivante: il n'existe, à mon sens, qu'*une seule* possibilité de développer de façon *intégralement* cohérente l'axiomatique ambiguë des Lumières: c'est l'*individualisme libéral*. Et la traduction politique, elle-même la plus radicale et la plus logique de ce dernier, se trouve dans le discours de l'Économie politique⁷ dont *la Richesse des Nations* d'Adam Smith représente la première version accomplie. Ceci revient à dire, que ce qu'on appelle, de nos jours encore, la *Gauche*, s'abreuve exactement à *la même source philosophique* que le libéralisme moderne — (et il n'y a, après tout, aucune absurdité de principe à soutenir que Turgot et Adam Smith étaient déjà, en leur temps, *des hommes de Gauche*). C'est l'existence de cette matrice originelle, *commune* à la pensée de Gauche et au Libéralisme des Lumières, qui explique, selon moi, les raisons qui ont toujours conduit la première à valider l'esprit du second *sur l'essentiel*, quand bien même il lui est assez souvent arrivé (et il lui arrivera encore) de souhaiter l'amender (ou le *régu-*

ler) sur tel ou tel point de détail particulier. Ces raisons ne tiennent donc pas d'abord à la psychologie singulière de la plupart des chefs de ce mouvement (leur amour caractéristique du pouvoir et le sens de la trahison qu'il implique). Elles sont fondamentalement « *ontologiques* », c'est-à-dire qu'elles tiennent à la nature de la Gauche elle-même. Envisagée sous cet angle, l'idée d'un « anti-capitalisme » de Gauche (ou d'Extrême Gauche), devrait apparaître aussi improbable que celle d'un catholicisme renouvelé, ou « refondé », qui ferait l'impasse sur la nature divine du Christ et l'immortalité de l'âme. Ce sont, par conséquent, les exigences mêmes d'un combat cohérent contre l'utopie libérale et la *société de classes renforcée* qu'elle engendre inévitablement (j'entends simplement par là un type de société où la richesse et le pouvoir indécents des uns ont pour condition majeure l'exploitation et le mépris des autres⁸⁾ qui rendent à présent politiquement *nécessaire* une rupture radicale avec l'imaginaire intellectuel de la Gauche. Je comprends parfaitement que l'idée d'une telle rupture pose à beaucoup, de graves problèmes psychologiques, car la Gauche, depuis le XIX^e siècle, a surtout fonctionné comme une religion de remplacement (la religion du « Progrès »); et l'on sait bien que toutes les religions ont pour fonction première de conférer à leurs fidèles une identité, et de leur garantir la paix avec eux-mêmes. J'imagine même sans difficulté que de nombreux lecteurs

tiendront cette manière d'opposer radicalement le projet philosophique du Socialisme originel et les différents programmes de la Gauche et de l'Extrême Gauche existantes, pour un paradoxe inutile, voire pour une provocation aberrante et dangereuse, de nature à *faire le jeu* de tous les ennemis du genre humain. J'estime, au contraire, que cette manière de voir est la seule qui donne un sens logique au cycle d'échecs et de défaites historiques à répétition, qui a marqué le siècle écoulé; et dont, visiblement, la compréhension demeure obscure pour beaucoup, dans l'étrange situation qui est aujourd'hui la nôtre. De toute façon, c'est à peu près la seule possibilité non explorée qui nous reste, si nous voulons réellement aider l'humanité à sortir, pendant qu'il en est encore temps, de l'*impasse Adam Smith*.

Table

Avertissement	7
Préface	9
Propositions I	25
Scolies I.....	57
Propositions II	91
Scolies II	111
Propositions III.....	127
Scolies III	135
Pour mémoire	137
Préface à <i>La Révolte des élites</i>	139
Préface à <i>La Culture du narcissisme</i>	147
Préface à <i>Culture de masse ou culture populaire ?</i>	173